

Terre Matrie.

Une nouvelle de François Xavier Luciani

« Tu l'aimes ? »

Œil humide, ventre lourd, l'homme a grimpé jusque là.

Pause verticale, bêche suspendue, manche de buis sous le menton, calme circulaire j'interroge ce premier matin d'Août : un rose coton souligne la crête de l'Arinella ; à l'Ouest un vent frais respire la résine de Valdu Niellu ; le Cintu, au nord, sec, ose une mèche de brume orange.

Machinal, l'outil s'enfonce en terre. La lame d'acier crisse à peine en découpant une tranche régulière ; une bonne matière qu'aèrent les lombrics.

« Iè, m'avoué-je, sò nant'à mè.

- Alors, tu dois la défendre ! »

Incongrus, dans le terreau humide, les souliers vernis de monsieur le Maire intriguent un hérisson, museau pointé, observateur caché des feuilles de châtaignier.

Solennel dans son habit noir l'homme est un tronc d'arbre frappé par la foudre : il témoigne de la violence soudaine ; sa posture sèche rappelle qu'on n'a pas d'ami dans le ciel.

Lorsque mon regard rejoint le sien, qu'un cordage serré nous lie les pupilles, il renforce :

« Tu dois la défendre contre ceux qui la violent ! »

Comment viole-t-on la terre ? Où sont les criminels ? Qui tuer ? Mes yeux fourmillent de questions rapides comme des cabris sur des rochers anguleux ; mes mots vont bondir, mais il les scelle dans leur enclos :

« C'est ton devoir ! »

Brûlot qui cautérise la réplique, il tranche :

« À l'Angelus, le camion militaire te prendra sur la place de l'église. Embrasse ta belle. Fais ton barda... »

Volte face ; il est pressé de poursuivre sa moisson de jeunes hommes.

Je me baisse et prends une poignée de terroir niolin ; la texture grasse sent la murza ; un goût prégnant de tuf ; une promesse de tubercules doux, de haricots grimpeurs ; une bonne cause à défendre ; je l'emporte avec moi.

Protéger sa terre demande donc de traverser la mer, d'osciller une nuit dans la plainte d'un métal flottant ; puis de monter dans des wagons qui râlent sur un autre ton ; d'habiter encore des camions bâchés où siffle le vent de la route pour, enfin, marcher, beaucoup marcher dans le cliquetis des gamelles qui flirtent avec les baïonnettes aux fourreaux.

Parenthèses de vibrations, de cahotements, de secousses pour venir apprendre, de ces profonds sillons creusés dans un sol meuble, deux choses : l'étendue de mon territoire et assister, de visu, à son viol : chocs sourds, gerbes noires, béances soudaines. Les sifflements déchirent l'air, les éclairs aveuglent, et la terre, sens dessus dessous, s'élève en cinglant la chair meurtrie des copains. Le méli-mélo retombe en terreau fécond du sang, de l'urine et de la merde liquide des disparus. Goûts de poudre, d'humeurs humaines, de mécaniques rouillées ; voiles opaques de strates hachées ; odeurs de panique acide qu'une épice de courage catalyse. J'entends les plaintes de l'écorchée vive qui pleure ses plaines fertiles. Ceux qui la violent jouissent-ils au loin de cette souillure ? Est-ce cette frénésie brutale que je dois combattre ?

De mes mains, je calme les entrailles malmenées comme je le fais avec les soubresauts de ma belle lorsqu'elle affronte ses cauchemars.

Découvrir l'intimité des profondeurs en usant de pioches, pelles, petits seaux. J'apprivoise cette terre nouvelle, y façonne un abri, y excave un refuge, une taupinière aménagée où d'autres poilus viennent faire la tambouille.

Poursuivre cette voie, dépasser l'humus, rejoindre la couche cachée où s'ancrent les grands arbres ; la faire mienne en y aménageant des refuges ovoïdes ; épousailles profondes ; dormir dans les entrailles mêmes de la mère patrie, la terre matrice.

Un capitaine breton me parle par gestes. Il m'enjoint à creuser en m'enfonçant vers l'est. Le salut est par là, affirme-t-il.

Ma plongée verticale connaît des profondeurs crayeuses d'où je reviens blanc comme première communion. Intimité immaculée des méandres où il fait doux. Le tumulte se cantonne à une couche fine où ciel et terre se frictionnent ; le tumulte ne m'atteint plus, les violeurs invisibles répandent en surface un hiver mordant où des giclées rouges soulignent la neige...

Je m'efface dans de longs boyaux où je goûte curieusement les variétés de sols. Ici, le calcaire aide à irriguer les racines. J'habite mes veines de craies des mois durant.

Félicitations du Capitaine. Il me demande de le suivre en surface où sont entreposés, neufs, des sacs à gravats, des cordages de traine, des wagonnets aussi, livrés avec des longueurs de rails.

Dans son QG, cérémonie : Changement d'uniforme ; bataillon de sapeurs ; il me confie une arme de poing plus pratique qu'un Lebel dans les galeries.

Étalées sur sa table, accrochées punaises aux parois, roulées sages dans des culots d'obus, les cartes d'états-majors. Il commente des traits pointillés, des tâches hachurées, des chiffres calligraphiés un rien arrondis, des signes et des triangles. Un cortonais traduit qu'on est ici et que le mal est là ; que je vais avancer ainsi, vais contourner cela ; que je sauve la France avec ma pelle et ma pioche ; il me dit :

« Da u profundu nascerà a pace »

J'acquiesce et l'officier satisfait m'offre un alcool de son cru ; sa mère lui en a envoyé une fiole. Les terroirs se ressemblent dans le cœur des hommes ; les eaux de vie connaissent d'identiques alambics ; je trinque dans la boue puis retourne fouir le ventre minéral.

Je l'aime, oui je l'aime.

Je la goûte, la hume, suis ce lien charnel entre Corse et Champagne.

Toujours, partout, en tout lieu, je tiens contre ma poitrine mon revolver proche de la bourse de cuir faite en scrotum de bouc ; bourse dans laquelle dort le terreau prélevé dans mon jardin ; pincées de mon village régulièrement portées à mes narines, à mes papilles. Comparer les différences de goût, de tenue, d'odeur, de texture. Généreuses parois où je me glisse loin, de plus en plus loin, dans ces boyaux que j'initie, que je façonne.

Derrière moi une équipe de jeunes gars posent des étais, des rails ; poussent et tirent des wagonnets ; me suivent sans que jamais je ne quitte ma position.

« T'as faim ?

- Iè...
- Soif ?
- Iè...
- Tu veux qu'on te relève ?
- Innò ! »

Je dors tranquille du sommeil du loir en hibernation ; vif, reprends vite comme un printemps mon piolet. Ça dure ! Comment savoir les saisons ? Le Capitaine vient me parler franco-breton. Je ne comprends pas ses mots, mais ses mains disent bien la direction, le haut, le bas, droite, gauche... J'avance chaque jour comme si je visitais le ventre de ma belle. C'est le même voyage que l'intérieur de ma féminine, là où se caler calme la douleur de vivre,

égaille le froid mordant, pose sur le soir la lenteur alanguie d'une nuit confiante en son lendemain. Ma belle ne sait pas écrire, mais m'envoie des douceurs cuites au four. Je goûte la récolte des châtaignes, la farine du moulin de Poggio, l'huile de Balagne, les mugliacci et les frappi. Je participe aux mariages en mangeant des beignets au brocciu. Ses colis me rejoignent parmi d'autres, vibrants, sur les petits wagonnets.

Le Capitaine me demande de dégager une vaste excavation comme un ventre gonflé ; une matrice où lover la Paix future.

J'y dépose des milliers de paquets bien rangés, bien calibrés, des boîtes cubiques comme coffres à bijoux ; pense au sourire vertical de celle que j'irai féconder ainsi. Il ne pourra naître que du bon puisque je l'aime, puisque je la défends, puisque je sais l'habiter. N'ai-je pas déjà tapissé son antre chaud de la semence blanche qui a scellé notre union ? La graine n'a pas encore germé. Elle attend mes soins.

Vient ce moment où le Capitaine m'appelle à lui pour, dit-il, me faire honneur de l'apothéose. Je le rejoins sur une colline moite d'où il me montre enthousiaste un point sur une carte et un fortin ennemi sur l'horizon. Regard droit devant, engouement collectif, électricité dans l'air, tension palpable.

C'est l'aube.

Les canons se sont tus.

La paix frétille, émue comme devant l'église ma jeune mariée.

À quoi ressemble la paix soudaine ? Un arbre gigantesque croulant de fruits venus calmer la faim des hommes ? Du miel d'archange ? Je vais bientôt savoir...

Le Capitaine me fixe, compte jusqu'à trois : pouce, index, majeur.

Garde le majeur dressé seul pour que je le suive du regard.

Lente courbe.

Le bouton rouge.

La terre mienne au loin s'élève.

Tremblement de fer.

Bourrasque soudaine.

Hurlement brutal comme celui, rauque, d'une femme trahie.

Signal fort repris par les sifflets et les cris des soldats à l'assaut.

Les hommes courent dans la mitraille.

Le Capitaine exulte.

Une tristesse brutale m'envahit.
Tous autour de moi sautent de joie et me tapent dans le dos.
Qu'ai-je fait ?
La gerbe de terre déchiquetée monte encore et encore dans les airs ;
obscurcit le soleil matinal.
Le Capitaine rit au ciel.
Je tâte machinal ma poitrine ;
cherche ma terre du Niolu ;
trouve le revolver et le sors ;
l'arme amer.
Violeur.
De lui, de moi...
Qui tu es ?

FIN

Retrouvez tous mes écrits : romans, thrillers, essais, pièces de théâtre et scénarii sur mon
site web : [www.fxluciani.com](http://fxluciani.com)